

Esthétique blanche

On dit d'une lumière brutale, étouffant les angles, ne ménageant aucune zone d'ombre et de mystère, qu'elle est blanche. De la même façon, c'est bien une écriture – et plus largement une esthétique – blanche qui aujourd'hui contamine tout ce que l'époque compte de moderne. TF1 lance une chaîne info ? Elle la baptise *La Chaîne Info*. Le pouvoir mitterrandien érige une très grande bibliothèque ? Il la dénomme *Très Grande Bibliothèque*. Millon fantasme sur la droite du prochain siècle ? Ce sera *La Droite*. Quant aux branchés parisiens, ils ont pris l'habitude de s'habiller au *Shop* avant d'aller siroter une limonade au *Café*, le café voisin. Le nom colle au plus près à l'objet qu'il désigne, le réduit à sa seule fonction.

La tendance ne se circonscrit évidemment pas à la culture marketing. La littérature est directement concernée. A commencer par les trois romans que d'aucuns tiennent – à juste titre – comme les plus radicaux de l'époque : *American Psycho* de Bret Easton Ellis, *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq et – moins connu mais plus pour très longtemps – l'impérieux *Plus fort que moi* (P.O.L) de Guillaume Dustan. Ici comme ailleurs, l'écriture ignore toute métaphore, vise à la plus grande platitude possible, déserte "le romanesque psychologique" en vogue depuis la naissance du genre au dix-neuvième siècle en se coltinant aux histoires les plus banales, aux détails les plus autobiographiques. Si la forme de ces romans nouveaux évite toute possibilité de captiver leur lecteur, ce sont pourtant ceux-là qui aujourd'hui nous passionnent.

Même neutralité pour *La Vie de Jésus* (1997) ce film où Bruno Dumont décrivait, sans jamais

l'interpréter, le meurtre raciste d'un adolescent vivant du nord de la France. "Mon but est que le spectateur hurle devant *La Vie de Jésus*, car c'est un film monstrueux, pas moral du tout. La morale, c'est le spectateur. Je suis persuadé que le bien naît de l'expérience du mal." L'esthétique blanche, celle de Ellis, de Dumont, ou de Dustan n'est pas plus "engagée". Elle engage son spectateur, elle le renvoie à sa propre responsabilité, ne lui livre aucune réponse mais le laisse se débattre avec ses propres interrogations. Elle ne dénonce pas le mensonge de la domination – c'est déjà lui donner trop de réalité –, elle expose sa factice nature.

A cette fin, "il faut que l'esprit ne soit pas capté par une trop belle photographie, un trop beau texte" explique Dumont. Autrement dit, il ne s'agit pas d'aligner des phrases dont les fulgurantes images "contiennent un monde" (antienne crypto-hussarde) mais d'assembler les morceaux épars du monde existant. Tourner le dos à la figure romantique, solitaire et dix-neuviémiste de l'artiste créant ex nihilo, au profit de celle de l'artisan ayant le coup de main pour rassembler les éléments du réel, tel un DJ qui fait œuvre singulière en articulant des flux musicaux composés par d'autres. La vie est ainsi placée au-dessus de l'art : "J'ai le sentiment que le vingtième siècle n'a pas existé, explique Dustan. Que Marx et Freud avaient posé les bonnes questions mais ont donné de mauvaises réponses en privilégiant la société contre l'individu." Car la langue blanche procède d'une volonté de ne plus se payer de mot – la musique techno n'est-elle pas essentiellement instrumentale ? –, de tordre le coup aux mystifications des idéologues du progrès qui ont culminé

dans les années soixante-dix : "Mes romans, confirme Dustan, c'est une façon de dire merde aux gauchistes que j'ai fréquentés plus jeune et leurs loghorrées répugnantes. L'un disait Trotsky, l'autre répondait Lénine mais ça se terminait par 'lequel de nous va baiser la blonde aux gros seins ?'. Prendre, donc, le problème à la base : repartir de (moins que) zéro.

Esthétique blanche encore que la tendance hype de la photo de mode exposée dans les revues prescriptrices que sont *Purple* ou *Self Service* : lumière crues, absences d'attitude, corps décharnés (cf. la série de Martin Parr). Soit une dramaturgie sans metteur en scène. Une vision cristallisant une souffrance franchement flippante qui est également au cœur des romans de Houellebecq, Ellis ou Dustan ou du film de Dumont. Plus précisément : une souffrance devenue incapable de se nommer, qui ronge le langage, le prive de la capacité d'exprimer les émotions simples au profit d'un discours objectif, pragmatique. Soit l'exact définition d'un trouble psychiatrique grave décrit pour la première fois par P.E. Sifneos en 1973, se multipliant aujourd'hui (l'illettrisme touche un Français sur cinq) et baptisé alexithymie (pas-de-mot-pour-la-souffrance). Dans *L'Impensable, l'Indicible, l'Innommable* (Allia, 1999), Michel Bounan place ce symptôme majeur au cœur de sa critique radicale d'un système spectaculaire marchand devenu aujourd'hui si parfait que ses victimes ne peuvent même plus condamner leur bourreau sous peine de se nier eux-mêmes. C'est bien cette langue alexithymique qui est mise en œuvre par Ellis, Dustan, Houellebecq ou Dumont dans des narrations décrivant l'intense souffrance contemporaine.

22 CITIZEN K INTERNATIONAL

SPRING 99

ESTHÉTISME